

Deux ans déjà que j'ai lu les épatants Souvenirs d'enfance et de jeunesse de John Muir chez José Corti. Le même éditeur publie Quinze Cents kilomètres à travers l'Amérique profonde (1867-1869), moins exemplaire mais très émouvant Muir ? Je n'ai trouvé son nom dans aucun dictionnaire français (alors qu'on trouve partout Sollers, soit dit en passant). Pourtant, sans Muir on ne verrait peut-être plus ces merveilles de la nature : les séquoias géants, vieux de quatre mille ans et plus hauts que l'Arc de triomphe, qui survivent dans les parcs nationaux américains créés grâce au combat de ce botaniste écolo. Il y a du saint François d'Assise dans ce pèlerin vagabond de la Nature, à l'émerveillement presque naïf : il a tellement confiance qu'il n'a même pas une gourde et reste souvent sans manger ni boire avant de trouver un humain, un survivant qui lui donne un quiignon de pain — car il traverse un Sud dévasté après la guerre de Sécession. Bien qu'on lui ait déconseillé, il traverse un haut plateau hanté par les hors-la-loi : comme dans un western spaghetti, il se trouve nez à nez avec une bande de cavaliers hirsutes et sanguinaires qui... restent pantois devant cet innocent nullement effrayé qui traverse leurs rangs avec sa musette remplie de plantes. Mais à force de boire n'importe où, même dans les marais, il attrape les « fièvres » et ne pourra aller jusqu'en Amazonie comme il en rêvait.

Luce Lapin aimera-t-elle ce bonhomme qui écrit : « Si une guerre de races se déclarait entre les bêtes sauvages et Monseigneur l'Homme, j'aurais plutôt tendance à prendre parti pour les ours. » Et s'il regarde où il met ses pieds dans les marécages, il dit qu'il faut bien que le crocodile mange aussi.

Charlie Hebdo, Michel Polac, 1er novembre 2006

Né en Écosse en 1838, John Muir suivit ses parents qui émigrèrent, quelques années plus tard, en Amérique. Il travaillera d'abord dans la ferme paternelle, avant d'étudier à l'université de Madison, le latin, le grec, la géologie, la botanique... et de commencer à voyager à pied, essentiellement pour herboriser – début d'un rapport intime à la nature qui fera de lui un ardent défenseur des espaces sauvages, et le conduira à imaginer et à fonder les célèbres Parcs Nationaux d'Amérique du Nord. Travaillant ici et là pour vivre (il fut même directeur d'une scierie ne débitant que des arbres déracinés par les tempêtes), il décida, à la suite d'un accident de travail qui faillit lui coûter la vue, de partir vers le Sud pour découvrir la végétation de la partie chaude de son pays, et, si possible, gagner l'Amérique du Sud pour en étudier la flore. Quinze cents kilomètres à pied à travers l'Amérique raconte cette marche, ce périple qui le conduisit d'Indianapolis au golfe du Mexique à travers le Kentucky, le Tennessee, la Géorgie et la Floride, de septembre 1867 au printemps 1868. « Mon projet était simplement d'aller droit devant moi, approximativement au sud, par le chemin le plus sauvage, le plus noyé dans la végétation, le moins battu que je pourrai trouver et promettant la plus vaste étendue de forêt vierge ».

Équipé d'un simple sac à dos contenant sa presse à plantes, le Paradis perdu de Milton, et un Nouveau Testament, il part donc, littéralement enchanté par l'idée de ce rapport direct à la nature. Notant faits et circonstances, il rapporte ses surprises, ses émotions, en un ensemble d'observations et de sensations qui ne relève jamais de l'exercice littéraire, mais de la sobriété d'un journal rendant parfaitement l'enchantement des paysages, la progression et le sentiment de liberté de l'homme aux prises avec l'espace américain. Un contact charnel avec la « divine beauté » d'une nature sauvage encore intacte. John Muir marche pour s'étonner, parle de « pèlerinage floral », se dit aux anges lorsque se combinent « les joies d'une eau fraîche, d'une ombre fraîche et de plantes rares ». Il note le chant des oiseaux, se montre très sensible aux variations de la tonalité des vents, parcourt des « kilomètres de beauté », même si tout n'est pas toujours facile, comme lorsqu'il s'agit de traverser des fouillis de ronces. « On n'est pas seulement griffé à travers ses vêtements

mais coincé, immobilisé. Les longues tiges dentées s'abattent sur vous comme autant de bras vivants et cruels: plus vous vous débattez, plus vous vous empêtrez irrémédiablement et plus vos blessures s'aggravent et se multiplient». Et puis il y a la faim, la soif, les serpents à sonnette, les mauvaises rencontres, les nuits passées à la belle étoile, à camper parmi des tombes ou à dormir à flanc de colline en compagnie d'«escadrons de moustiques affamés» ou «de gros coléoptères aux pattes piquantes» venant courir sur les mains et le visage. Mais que de découvertes ! Du champ de coton – «Je m'étais figuré qu'un champ de coton en fleur était quelque chose de magnifique, mais le coton est une plante sans finesse, désordonnée, traînante, qui a l'air malheureux, et bien moins belle qu'un champ de pommes de terre» – aux premières vraies montagnes, au premier bananier, au premier palmier... Mais terrassé par une maladie de type paludéen, John Muir ne pourra poursuivre son voyage vers l'Amérique du Sud – rêve qu'il ne réalisera que 44 ans plus tard –, et devra se contenter d'un bref séjour à Cuba.

Lire ce journal, c'est s'enfoncer dans le paysage, sentir un climat, s'ouvrir à la beauté de l'inconnu tout comme aux tristes réalités des séquelles de la guerre de Sécession. C'est adhérer avec jubilation et sensualité à ce qui est. C'est comprendre que nous ne sommes pas les propriétaires du monde que nous habitons, que la Nature «a pour objet le bonheur de chaque plante, chaque animal et non pas le bonheur d'un seul»,

«Monseigneur l'homme». Pussions-nous, alors que déforestation, pollution et trou dans la couche d'ozone mettent en danger la planète, trouver dans cet ouvrage, matière à réflexion, à sursaut et à rêves, comme John Muir, imaginant le chant des fleurs, la mélodie ondoyante et rythmée «formée par les voix d'une infinité de pétales et de pistils parfaitement accordés».

Le Matricule des anges n° 78, Richard Blin

Durant deux ans, de 1867 à 1869, le célèbre botaniste, John Muir a exploré les contrées sauvages d'une Amérique encore peu industrialisée. Cette excursion botanique lui a permis d'étudier et de collecter des spécimens de la flore des régions traversées. Choissant délibérément les sentiers les moins empruntés, dormant souvent à la belle étoile, John Muir a marché des forêts du Kentucky à la Floride, rejoignant ensuite la Californie. Enthousiaste, il nous communique son émerveillement face à l'œuvre de la nature dont il observe les fruits avec respect.

Partant d'Indianapolis, il rejoint les Monts du Cumberland. Les francs-tireurs errent sur les plateaux à la recherche de quelques méfaits à commettre. John Muir se dégage avec naturel des situations qui pourraient s'avérer dangereuses, usant de son dénuement et de son sens de la diplomatie comme bouclier. La guerre de Sécession marque de son empreinte Savannah et les grandes plantations. Les esclaves libérés vivent dans la misère, établissant leur campement dans les marécages de Floride ou de la Louisiane. Des familles de planteurs lui offrent l'hospitalité mais bien souvent, il dort « dans le grand dortoir de la vaste nuit » en compagnie des arbres et des plantes.

A côté de Savannah, il campe dans le cimetière de Bonaventure, érigeant un rempart de végétation, dormant dans une hutte improvisée pendant quelques nuits. Les tombes noyées dans la végétation le préservent des mauvaises rencontres et deviennent les sentinelles de son havre de paix. « Les vents sont pleins de sons étranges, qui vous font vous sentir bien loin des gens, des plantes et des champs généraux de votre lieu d'origine. La nuit descend, et je suis habité d'un sentiment de solitude indescriptible. »

Marchant droit devant lui, il passe des forêts tempérées traversées de torrents impétueux aux mangroves infestées d'alligators. Le récit, un journal de bord contient les impressions de John Muir griffonnées dans l'immédiateté. Les paragraphes sont des instantanés, un état des lieux des merveilles naturelles. Atteint d'une fièvre dangereuse, il reste alité quelques semaines avant de rejoindre Cuba. Il découvre une ville pleine de bruits et de couleurs. « Je me trouvais donc bel et bien dans l'un des heureux pays de mes rêves, la plus belle île des Antilles. »

Ne se départissant jamais de son enthousiasme, il rejette néanmoins les centres urbains, et lors d'une escale à New York, il n'entre pas dans la ville, restant aux abords du port.

Le récit, mâtiné de réflexions personnelles, se clôt en Californie. D'autres voyages et découvertes l'attendent.

«Quinze Cent kilomètres à pied», texte enthousiaste, rend compte du premier voyage de John Muir qui le mènera aux quatre coins du globe. Fenêtre ouverte sur le passé, le récit agrémenté de quelques images, dont des croquis de l'auteur est une ode à la nature et à sa beauté préservée.

«Personne, toutefois, vu la rapidité avec laquelle notre époque avance ne peut dire jusqu'à quel point notre planète sera finalement soumise à la volonté de l'homme.»

Alexandra Morardet, ARTE

LA TRÈS LONGUE MARCHÉ, Par Charlie Buffet, Le Monde, 1er décembre 2006.

Le 1er septembre 1867, un jeune naturaliste exalté se met en route à travers les Etats-Unis, son nouveau pays, vers les «jardins sauvages du sud». Quittant la région des Grands Lacs, il est prêt à marcher «mille miles» jusqu'ou poussent les plantes extraordinaires: la Floride, le golfe du Mexique et peut-être, au-delà, les jungles d'Amazonie.

Qui est ce piéton de grand large ? Un drôle de spécimen: John Muir, 29 ans, laisse pousser sa barbe comme un buisson sur son visage d'amoureux de la nature. Tournant le dos à la civilisation, il traverse Louisville, les yeux sur sa boussole, «sans dire un mot à âme qui vive». Passé les faubourgs, il atteint la verte forêt. Alors seulement, à l'ombre des grands chênes du Kentucky, il se pose, étale sa carte pour tracer les grandes lignes de son voyage: «Aller droit devant moi, approximativement au sud, par le chemin le plus sauvage, promettant les plus vastes étendues de forêt vierge.»

Là, ou peut-être était-ce le soir dans une auberge délabrée, il sort son carnet et décrit les arbres en majesté: «Entre les berceaux de feuillage et les cavernes de leurs longues branches se nichent de superbes poches d'ombre, et chaque arbre paraît doté d'une double ration de vie, puissante, exubérante.» Ce carnet écrit en marchant est le pense-bête d'un esprit scientifique, curieux. Plein de croquis de plantes ou de paysages, il n'est pas destiné à être publié, et ne le sera que cinquante ans après la mort de John Muir (1). Mais la poésie des observations, l'art de l'ellipse, l'intensité des rencontres, et surtout son ambition insensée, en font un précipité littéraire.

Né en 1838 en Ecosse, John Muir a émigré à 11 ans avec sa famille et connu l'adolescence d'un fils de fermier du Wisconsin. Après des études de botanique, il sillonne les forêts, sa presse à plantes sur le dos. Il aime vagabonder, dormir sous les étoiles, sentir le soleil neuf, boire la rosée de son vêtement, marcher jusqu'à 80 kilomètres par jour. Il hait la ville autant qu'il aime la nature. A Chicago, il herborise. A New York, il passe

plusieurs jours dans le port sans oser marcher jusqu'à Central Park de peur de se perdre.

FLUX ET REFLUX DE LA NATURE

Au début de l'année 1867, John Muir travaillait dans une fabrique à Indianapolis. Il a failli perdre la vue dans un accident. Lors de son long confinement en chambre obscure, il a pensé aux flux et reflux de la nature et «aux marées dans les affaires des hommes». Il part vers le sud sans savoir si le voile qui brouille sa vue se lèvera jamais.

Revenu des ténèbres, Muir sait le prix de ce qui est vu et n'en perd pas une miette. Il voit un «négrillon» sur un cheval blanc aux jambes d'échassier, plus loin, la Schankria, ou ronce sensitive, qui se rétracte sous les coups comme les frères humains victimes de taquineries. Il est avide de saisir l'insaisissable, la personnalité des plantes, et même les sensations des minéraux : «Pourquoi la matière organisée sous forme minérale ne serait-elle pas capable de sensations d'un type dont nous, dans notre perfection aveugle et obstinée, ne pouvons pas avoir la moindre idée ?» Des années plus tard, ayant fait fortune en Californie, il aura le premier l'intuition du rôle des glaciers dans la formation des reliefs du Yosemite.

Son Amérique, vidée par la guerre de Sécession, a un parfum d'Afrique. C'est un «pays bizarre» où les pillards rôdent, les Noirs sont souvent hospitaliers et les Blancs méfiants. En chemin, il souffre de violents accès de solitude. Il est capable de lyrisme quand il s'enflamme pour les «inventions divines». Il porte une Bible dans son sac et la cite souvent, mais le premier palmier nain lui a «dit des choses plus importantes que je n'en ai jamais entendu d'un prêtre de l'espèce humaine». Son obsession de comprendre les ressorts de la Création imprègne chaque page du journal.

Au moment même où David Livingstone, son compatriote de vingt-cinq ans son aîné, se perd dans le continent noir, John Muir patauge dans des marais infestés de moustiques, en Floride. Le 23 octobre, il s'effondre sur un chemin, victime d'une

crise de paludisme, et regagne à demi inconscient la maison de l'homme qui l'héberge et le sauve. Pendant presque trois mois, son journal est muet. Très affaibli, il s'embarque encore pour Cuba, mais renonce à poursuivre jusqu'à l'Amazonie.

John Muir a vécu la plus grande partie de sa vie en Californie. A 50 ans, tournant le dos à une vie de labeur, il a repris la route, vers l'Alaska (2). Il a dédié ses dernières années à la défense de la nature sauvage, cause à laquelle il avait converti le président Theodore Roosevelt. Il est aujourd'hui, outre-Atlantique, une icône des «préservationnistes». Ce premier livre révèle que sous la barbe du prophète écolo se cachait un écrivain.

(1) John Muir est mort en 1914; 1 000 Miles Journey to the Gulf a été publié aux Etats-Unis en 1916, et aujourd'hui seulement en France. (2) Voyages en Alaska, Payot, 1995.

On commence à connaître le grand écrivain naturaliste américain John Muir (Écosse, 1838), et ses magnifiques souvenirs d'enfance, ou son récit d'un été passé dans la Sierra. Quinze cents kilomètres à pied à travers l'Amérique est le journal qu'il a tenu, en 1868-1869, entre l'Indiana et Cuba, via le Kentucky, le Tennessee, la Géorgie et la Floride. Muir se déplace à pied, muni d'un baluchon et de sa planche de naturaliste. Il dort chez l'habitant, ou à la belle étoile. On visite avec lui un Sud parfois misérable, encore marqué par la guerre, parcouru par des bandes de voleurs de grand chemin ; on dort dans le cimetière de Savannah, qui lui inspire une belle méditation sur les beautés de la mort ; on visite la Havane d'il y a cent ans. Plus que par les hommes, Muir est inspiré par la nature, qu'il peint avec émerveillement, dans un style d'une admirable simplicité. La description du Yosemite Park qui clôt le livre est un morceau d'anthologie.

Christophe Mercier, Le Figaro, 23 novembre 2006



